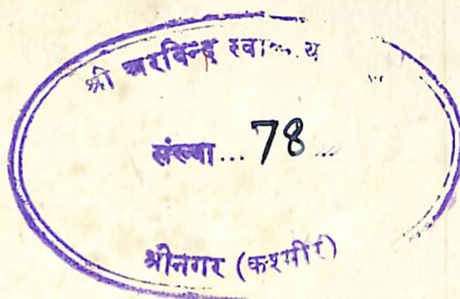
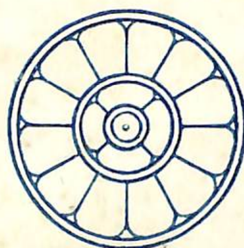
LE GRAND SECRET

THE GREAT SECRET

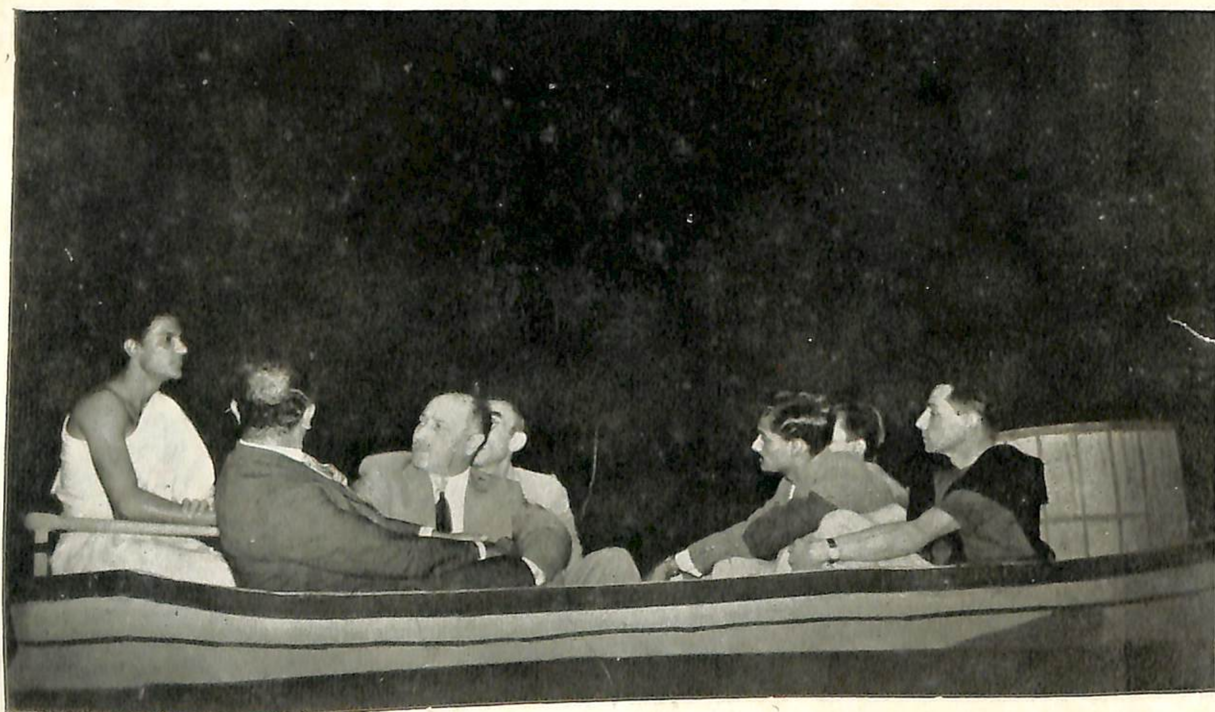




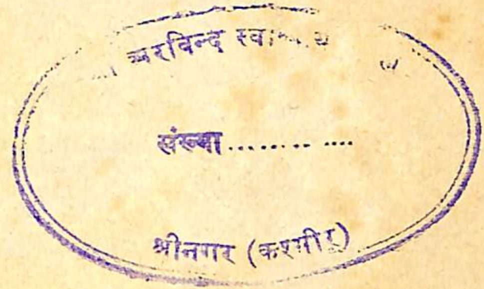
1954

Les personnages

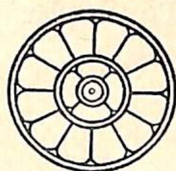
L'industriel raconte sa vie



L'inconnu parle



अरविन्द स्वा...
संख्या...........
श्रीनगर (कश्मीर)



Le Grand Secret

SIX MONOLOGUES ET UNE CONCLUSION

SRI AUROBINDO ASHRAM
PONDICHÉRY
1954

Publié par
SRI AUROBINDO ASHRAM
PONDICHÉRY

Première édition—Décembre 1954

Imprimerie de
Sri Aurobindo Ashram
Pondichéry
1954

Le Grand Secret

SIX MONOLOGUES ET UNE CONCLUSION

LA MÈRE

en collaboration avec:

NOLINI (*L'écrivain*)
PAVITRA (*Le savant*)
ANDRÉ (*L'industriel*)
PRANAB (*L'athlète*)

LE GRAND SECRET

SIX MONOLOGUES ET UNE CONCLUSION

Six parmi les hommes les plus célèbres du monde se trouvent réunis par un de ces hasards qui n'en sont pas, sur un canot de sauvetage où ils ont pris refuge lorsqu'a coulé en pleine mer le paquebot qui les emmenait à une conférence mondiale sur le progrès de l'humanité.

Sur le canot se trouve aussi un septième personnage qui semble jeune, ou plutôt ne pas avoir d'âge. Il est vêtu d'un costume qui n'a pas d'époque et qui ressemble un peu au costume bengali. Il est assis au gouvernail, immobile et silencieux, mais écoutant attentivement ce que disent les autres qui le traitent comme une quantité négligeable et ne s'occupent pas de lui.

Les personnages sont:
L'homme d'État
L'écrivain
Le savant
L'artiste
L'industriel
L'athlète
L'inconnu.

L'eau va manquer, les provisions sont épuisées, les souffrances physiques commencent à être intolérables. Pas d'espoir à l'horizon: la mort approche. Pour échapper un peu à la misère actuelle, chacun à son tour raconte sa vie.

Le rideau s'ouvre.

I

L'homme d'État

PUISQUE vous me le demandez, c'est moi qui, le premier, vous dirai ce qu'a été ma vie.

Né d'un père politicien, j'ai été, dès mon enfance, familiarisé avec les questions de gouvernement et les problèmes politiques. Tout cela se discutait librement aux dîners que mes parents donnaient à leurs amis et auxquels j'assistais dès l'âge de douze ans. Les opinions des différents partis politiques n'avaient plus de secrets pour moi, et dans ma petite tête enthousiaste je trouvais déjà une solution facile à toutes les difficultés.

Mes études furent tout naturellement orientées dans ce sens, et je devins un brillant élève des sciences politiques.

Plus tard, quand il fallut passer de la théorie à la pratique, j'ai eu à faire face aux premières difficultés sérieuses, et j'ai commencé à comprendre combien il est presque impossible de mettre ses idées en pratique; il a fallu avoir recours aux compromis et mon grand idéal s'est peu à peu effrité.

J'ai constaté d'ailleurs que le succès ne répond pas vraiment à la valeur personnelle, mais plutôt à la capacité de s'adapter aux circonstances et de plaire. Pour cela, il faut flatter les faiblesses des gens plutôt que d'essayer de corriger leurs imperfections.

Ce qu'a été ma brillante carrière, vous le savez tous sans doute, et je ne m'étendrai pas là-dessus. Mais je désire vous dire que dès que j'ai été premier ministre et que ma position me donnait un réel pouvoir, je me suis souvenu des ambitions humanitaires de ma jeunesse et j'ai tâché d'être guidé par elles. J'ai essayé de ne pas être un homme de parti. J'ai voulu trouver une solution au grand conflit de tendances politiques et sociales qui déchirent le monde et qui, à mes yeux, ont toutes, pourtant, des avantages et des inconvénients. Aucune n'est parfaitement

bonne, ni complètement mauvaise, et il faudrait trouver un moyen d'adopter ce qui est bon en chacune et d'en faire un tout harmonieux et pratique. Mais j'ai été incapable de découvrir la formule synthétique qui réconcilierait les contraires, et encore plus incapable de la traduire en actions.

Ainsi, j'ai voulu la paix, la concorde, l'entente entre nations, la collaboration pour le bien de tous, et j'ai été obligé, par une force plus grande que la mienne, à faire la guerre et à triompher par des moyens sans scrupules et des décisions sans charité.

Pourtant, on me considère comme un grand homme d'État; e suis couvert d'honneurs et de louanges, on m'appelle "un ami de 'humanité".

Mais je sens mon infirmité, et je sais qu'il m'a manqué une connaissance et un pouvoir véritables qui m'auraient permis de mener à bien les beaux espoirs de mon enfance.

Et maintenant que la fin est proche, j'ai l'impression d'avoir fait bien peu, et peut-être même, bien mal, et je franchirai le pas de la mort, triste et déçu.

II

L'écrivain

CETTE beauté et cette vérité toutes palpitantes au cœur des mortels, j'ai voulu d'une plume ailée les rendre captives. La création qui se déroule sous nos yeux, tel un panorama—hommes et créatures, êtres et choses, événements, paysages, et les autres mondes également déployés dans notre conscience à travers nos sentiments et nos perceptions—forme avec eux tous une toile mystérieuse, un dédale compliqué. Ils m'ont ensorcelé et j'entends leur voix qui me presse de connaître, de comprendre et de saisir, leur voix plus douce et plus irrésistible que la voix même des sirènes égéennes. C'est le chant de cette voix que j'ai voulu prêter à mes paroles.

J'ai voulu dire le mystère des choses, j'ai voulu sans détours faire parler le Sphinx. Ce qui reste caché, ce qui demeure scellé, ce qui depuis les profondeurs secrètes anime les soleils et les étoiles et les cœurs, c'est cela que j'ai voulu dévoiler, livrer à la pleine lumière du jour. Le labeur des choses, terrestres ou supraterrestres, est une pantomime muette et souvent confuse; je lui ai prêté la parole et la conscience. Les mots me semblaient le plus merveilleux des instruments, l'instrument par excellence. Ils ont juste assez de consistance pour incarner et exprimer,—ni trop fluides pour être vagues, ni trop compacts pour être opaques. Le mot appartient à deux mondes à la fois. Il est du monde matériel, et peut ainsi donner forme et substance; mais il est suffisamment immatériel pour rester en contact avec les mondes subtils: forces et vibrations, principes, idées. Il peut matérialiser l'immatériel, incarner ce qui est désincarné; mais il peut surtout donner leur sens aux choses, la signification exacte enclose dans les formes.

Dans mes poèmes lyriques, j'ai voulu mettre à nu les grandes

nostalgies du cœur, celui de l'homme et de la Nature; j'ai voulu dire ce pourquoi éperdument ils appellent, pourquoi leurs larmes. Sur une plus large toile, j'ai peint en légendes et paraboles les mille facettes de la vie, ses humeurs et ses pulsions, ses rares sagesses, sa commune folie; j'ai donné un accent vibrant et une réalité lourde de sens aux épisodes qui forment l'histoire, l'histoire de la conscience dans l'homme et la Nature. Les tragédies et les comédies de la vie, je les ai pétries en drames et il ne m'appartient pas de dire quelle fut votre satisfaction en voyant les formes anciennes répondre si magnifiquement aux besoins et aux exigences du tempérament moderne. En d'inoubliables personnages, j'ai façonné les figures et les caractères des forces vivantes. Mais il existe un instrument plus vaste encore et plus explicite, le roman, qui est peut-être plus agréable à l'esprit scientifique et chercheur de notre âge, car il donne un exemple en même temps qu'il explique. Ainsi, je vous ai raconté la vivante histoire d'individus et de groupements sociaux; j'ai également tenté de vous décrire l'histoire et la vie de l'humanité prise dans son ensemble, cet agrégat massif avec ses mouvements en rond et en spirale, ses ascensions. Mais je savais et je sentais que l'esprit humain ne peut se suffire d'une simple extension ou expansion: la vaste communauté. Aussi vous ai-je donné mon épopée. En vérité, ce fut l'œuvre de toute ma vie. Beaucoup d'entre vous, je dois dire, ne l'ont pas comprise et ne la comprennent pas; un plus grand nombre encore en est resté intimidé; mais tous vous avez senti son frémissement magique. Oui, ce fut une tentative désespérée pour déchirer le voile.

J'ai varié le thème et j'ai varié la manière. J'ai jonglé, comme un homme de science consommé, avec mes propres mots; je savais changer leur structure, comment les transmuer pour ainsi dire, comment les faire messagers d'un sens nouveau, d'un nouvel accent, d'une valeur nouvelle. Je possédais quelque maîtrise de la période cicéronienne, un peu de l'ampleur de Milton, un peu aussi de cette racinienne tendresse. Je n'étais pas incapable de la simplicité d'un Wordsworth à sa belle époque, et la magie shakespearienne ne me fut pas non plus tout à fait étrangère. Le sublime d'un Valmiki ou la noblesse de Vyasa n'étaient point sommets si hauts que je ne les puisse franchir.

Et cependant je n'ai pas atteint mon but. Je ne suis pas

satisfait, je reste malheureux. Car ce sont après tout des rêves que j'ai créés, des rêves que j'ai semés aux quatre vents. Je sens que je n'ai pas touché la vraie vérité des choses, ni leur âme de beauté. J'ai effleuré seulement leur surface, caressé la plus extérieure robe dont se pare la Nature, mais son corps lui-même, mais son être véritable s'est dérobé à ma poursuite. C'est un voile arachnéen que j'ai tissé autour des membres de la création, si réelle fut sa semblance, si enchanteur fut-il apparemment. Et les moyens, l'instrument lui-même qu'en un temps j'avais pu croire sans défaut, parfait dans sa nature pour pénétrer et révéler, pour exprimer, pour revêtir de chair, cet instrument m'a déserté. Un grand silence, un pur mutisme m'a finalement semblé plus proche du cœur des choses.

Au milieu de ce flot sans fin, au milieu de ces changeantes myriades, j'étends mes bras impuissants et tel Faust m'écrie: "Où, où te ferai-je captive, ô Nature infinie?" Un autre grand poète fut autrefois comparé à "un ange sans force battant dans le vide en vain ses ailes dorées." Notre espèce tout entière ne vaut pas mieux.

À la fin de ma vie, je demande, avec l'ignorance d'un enfant: que veut dire tout cela? Devant quel Dieu nous inclinerons-nous pour déposer notre offrande? À quoi ressemble donc la vision de la Shekinah? Pourquoi avoir vécu, pourquoi mourir? Quel est le sens de cette apparition fugitive sur la terre, de tous ces efforts, de toutes ces luttes, de tous ces succès compensés par tant de souffrances? de ces merveilleux espoirs, de ces enthousiasmes triomphants menant vers des abîmes d'inconscience et d'ignorance que rien ne semble pouvoir combler? Et tout cela ayant pour conclusion inévitable une disparition, une dissolution encore plus mystérieuse que l'apparition, quelque chose qui donne l'impression de l'absurde, d'une mauvaise plaisanterie aussi macabre qu'inutile.

III

Le savant

CONTRAIREMENT à plusieurs d'entre vous, je ne me suis pas lancé dans la vie avec le but d'améliorer le sort de mes semblables. C'est la connaissance qui m'attirait, non l'action; et c'était la connaissance sous son aspect moderne: la science. Je ne voyais rien de plus beau que de soulever un coin du voile qui nous cache les secrets de la Nature, de comprendre mieux quelques-uns de ses ressorts cachés. Sans doute acceptais-je inconsciemment le postulat que tout accroissement de connaissance impliquait un accroissement de pouvoir et que de toute nouvelle maîtrise de la Nature devait tôt ou tard résulter une amélioration de la condition de l'homme, à la fois de sa condition matérielle et de sa condition morale. Pour moi,—comme pour tous les penseurs dont les racines plongent dans le siècle dernier, le siècle de la fondation scientifique,—l'ignorance était le premier de nos maux, sinon le seul, celui qui retient l'humanité dans son essor vers la perfection. Nous admettions sans discussion la perfectibilité indéfinie du genre humain. Le progrès pouvait être plus ou moins rapide; il n'en était pas moins assuré. Du moment que nous en étions arrivés où nous en sommes, c'est que nous pouvions aller plus loin. Et pour nous, connaître davantage, c'était automatiquement savoir davantage, devenir plus sage, plus juste, en un mot devenir meilleur.

Il y a un autre postulat que nous admettions aussi, implicitement; c'est qu'il nous est possible de connaître l'univers tel qu'il est réellement, de saisir objectivement ses lois. Cela paraissait tellement évident que la question ne se posait pas...L'univers et moi, nous existons tous deux, l'un ayant pour fonction de connaître l'autre. Sans doute, je fais partie de l'univers. Mais, dans le processus de connaissance, je m'en détache, je le considère

objectivement. J'admets que ce que j'appelle les lois de la nature existent indépendamment de moi, de mon esprit, qu'elles existent en soi et qu'elles seront les mêmes pour tout autre esprit capable de les percevoir.

Animé par cet idéal de connaissance pure, je me mis au travail. Je choisis les sciences physiques, et, comme domaine particulier, celui de l'atome, la radioactivité, où Becquerel et les Curie avaient tracé une voie royale. C'était l'époque où la radioactivité spontanée commençait à céder la place à la radioactivité artificielle, où le rêve des alchimistes se changeait en réalité. Je travaillai avec les grands physiciens qui ont découvert la fission de l'uranium et j'assistai à la naissance de la bombe atomique... Années de labeur ardu, opiniâtre, exclusif. C'est à cette époque que je conçus l'idée qui devait me conduire à ma première découverte, celle qui nous permet aujourd'hui d'obtenir directement de l'énergie électrique à partir de l'énergie intra-atomique, de l'énergie nucléaire. Comme vous le savez, cette découverte entraîna un bouleversement profond des conditions économiques du monde entier, car elle signifiait l'énergie à bas prix, à la portée de tous. Si cette découverte eut un si grand retentissement, c'est qu'elle libérait l'homme de la malédiction du travail: de l'obligation de gagner son pain à la sueur de son front. Je réalisais donc là le rêve de mon adolescence—une grande découverte—et je m'aperçus en même temps de son importance pour l'humanité, à qui j'avais apporté, sans le chercher spécialement, un bienfait considérable.

J'aurais donc eu lieu d'être pleinement satisfait... Si je l'ai été, c'est peu de temps. Car peu après,—je puis vous le dire puisque nous sommes à deux doigts de la mort et qu'elle ensevelira probablement mon secret,—peu après, dis-je, je découvris le moyen de libérer l'énergie atomique, non seulement de l'uranium, du thorium et de quelques autres métaux rares, mais de la plupart des métaux communs, le cuivre et l'aluminium entre autres. Mais alors se posa à moi un problème formidable, sous l'angoisse duquel je défaillis. Devais-je rendre publique ma découverte? À ce jour, personne en dehors de moi ne connaît ce secret.

Vous connaissez tous l'histoire de la bombe atomique, vous savez que celle-ci a fait place à un engin infiniment plus destructeur encore, la bombe à hydrogène. Vous savez aussi, comme moi, que l'humanité chancelle sous le poids des découvertes qui placent

entre ses mains une puissance destructrice inégalée. Mais si je révélais maintenant ma nouvelle découverte, si je dévoilais mon secret, je placerais une puissance diabolique entre les mains du premier venu. Et cela sans contrôle, sans restriction...L'uranium, le thorium ont été aisément monopolisés par les gouvernements, en raison de leur rareté relative d'abord, et surtout de la difficulté de leur mise en œuvre dans les piles atomiques. Mais vous imaginez ce qui arriverait si tout criminel, tout détraqué, tout fanatique, pouvait, dans un petit laboratoire de fortune, confectionner un engin capable de faire sauter Paris, Londres ou New-York! Ne serait-ce pas le coup de grâce asséné à l'humanité? Moi aussi, j'ai chancelé sous le poids de ma découverte; j'ai hésité longtemps et je n'ai pu jusqu'à présent parvenir à aucune décision qui satisfasse à la fois ma raison et mon cœur.

Ainsi donc, le premier postulat avec lequel je suis parti, jeune savant, à la recherche des secrets de la Nature, s'est effrité. Si tout accroissement de connaissance confère une puissance accrue, il ne s'ensuit pas du tout que l'humanité s'en trouve automatiquement améliorée. Le progrès scientifique n'implique pas le progrès moral. À changer la nature humaine, la connaissance scientifique et intellectuelle est impuissante. Et pourtant cela devient urgent. Si les convoitises et les passions humaines restent ce qu'elles sont aujourd'hui—à peu de choses près ce qu'elles étaient à l'âge de pierre—l'humanité est vouée à disparaître. Nous sommes arrivés à un point où elle dispose d'une puissance telle qu'à moins d'un changement moral, radical et rapide, elle sera l'instrument de sa propre destruction.

Que reste-t-il du deuxième postulat de mon adolescence? Puis-je au moins avoir la joie de la connaissance pure, être certain que j'ai compris quelque chose aux rouages cachés de la nature; puis-je espérer jouir de la compréhension des vraies lois qui la gouvernent? Hélas! Je crains bien que, là aussi, mon idéal ait fait faillite...Nous, hommes de science, avons depuis longtemps abandonné l'idée qu'une théorie devait être *vraie* ou *fausse*. Nous disons qu'elle est commode, qu'elle s'adapte aux faits et les explique. Quant à savoir si elle est vraie, c'est-à-dire si elle est conforme à la réalité, c'est une autre affaire. Et peut-être la question n'a-t-elle pas de sens. Il existe sans doute,—que dis-je? il existe sûrement, —d'autres théories qui expliquent les mêmes faits aussi bien et

qui, par conséquent, sont aussi valables que la première... Toutes ces théories, que sont-elles au fond? Des symboles, pas autre chose. Elles sont utiles, sans doute, car elles nous permettent de prévoir; elles nous disent comment les choses se passent, mais non leur raison d'être, leur pourquoi. Elles ne nous introduisent pas dans la réalité. On a constamment l'impression de tourner autour de la réalité, de la vérité, de l'aborder sous différents angles, sous différents points de vue, sans jamais réussir à la découvrir, sans jamais qu'on puisse la saisir, ni qu'elle jaillisse et se révèle.

Et puis, d'un autre côté, dans toutes les mesures que nous faisons et que nous pensions nous révéler quelque chose de l'univers extérieur, nous intervenons nous-mêmes. Par le fait de notre mesure, nous dérangeons, si peu que ce soit, les phénomènes extérieurs et l'aspect du monde s'en trouve modifié. Aussi la connaissance que nous donnent ces mesures n'est-elle pas certaine. Ce que nous pouvons en déduire, c'est un état probable du monde, pas une certitude. Pour les phénomènes à notre échelle, l'incertitude est négligeable; mais il n'en est pas de même pour l'infiniment petit, le monde de l'atome. Et il s'agit ici d'une impuissance essentielle, d'un obstacle que nous ne pouvons jamais espérer vaincre. Il est dû à la nature des choses, non à l'imperfection de nos moyens d'investigation. Si bien que nous ne réussirons jamais à rejeter les verres de couleur à travers lesquels nous observons l'univers. Toutes mes mesures, toutes mes théories me contiennent, moi, l'esprit humain, tout autant qu'elles contiennent l'univers. Elles sont subjectives, tout autant qu'objectives. Et peut-être dans le fond, n'ont elles d'existence que dans mon esprit...

Ayant découvert sur la grève de l'Infini une empreinte, j'ai entrepris de reconstituer l'être qui a laissé sur le sable cette trace. J'y ai enfin réussi. Et il se trouve que cet être, c'est moi-même...

Voilà où j'en suis; voilà où nous en sommes...Et je ne vois pas d'issue...

....

Après tout, que je n'aie sur le monde que des probabilités, pas de certitudes, laisse peut-être une lueur d'espoir..., c'est que le sort de l'humanité ne soit pas définitivement scellé...

IV

L'artiste

NÉ dans une famille bourgeoise tout à fait respectable qui considérait l'art comme un passe-temps plutôt que comme une carrière, et les artistes comme des gens peu sérieux, aisément enclins à la débauche et ayant un mépris de l'argent très dangereux, j'ai senti, peut-être par esprit de contradiction, un besoin impérieux de faire de la peinture. Toute ma conscience était concentrée dans mes yeux, et je m'exprimais plus facilement en croquis qu'en paroles. J'apprenais beaucoup mieux en regardant des images qu'en lisant des livres, et ce que j'avais vu une fois, paysages, figures humaines ou dessins, je ne l'oubliais jamais.

À treize ans, grâce à de grands efforts, j'avais à peu près maîtrisé la technique du dessin, de l'aquarelle, du pastel et de la peinture à l'huile. Alors j'ai eu l'occasion de faire de petits travaux rémunérateurs pour les amis et connaissances de mes parents; et du moment que j'ai gagné de l'argent, la famille a commencé à prendre au sérieux ma vocation. J'en ai profité pour pousser à fond mes études. Quand j'eus l'âge réglementaire, je suis entré à l'École des Beaux-Arts, et presque tout de suite je suis monté en loges. J'ai été l'un des plus jeunes à remporter le Prix de Rome, et ce fut l'occasion d'étudier à fond l'art italien. Plus tard, des bourses de voyage me permirent de voir l'Espagne, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, et d'autres pays encore. Je ne voulais pas être l'homme d'une époque ou d'une école et j'ai étudié l'art de tous les pays, sous toutes ses formes, en Orient aussi bien qu'en Occident.

En même temps, je poussais ma propre production et j'essayais de trouver une formule nouvelle. Alors cela a été le grand succès, la renommée; grands prix dans les expositions, membre des jurys, tableaux figurant dans les principaux musées du monde,

engouement des marchands de tableaux; c'était la fortune, les décorations, les honneurs; on a même prononcé le mot de génie... mais je ne suis pas satisfait. Ma conception du génie est toute autre. Il faudrait créer des formes nouvelles, avec des moyens et des procédés nouveaux, pour exprimer une beauté nouvelle plus haute et plus pure, plus noble et plus vraie. Tant que je me sens encore lié à l'animalité humaine, je ne puis pas me libérer complètement des formes de la nature matérielle. L'aspiration était là, mais une connaissance ou une vision m'a manqué.

Et maintenant que nous allons mourir, je sens que je n'ai rien produit de ce que je voulais produire, je n'ai rien créé de ce que je voulais créer. Et malgré toute la gloire dont j'ai été comblé, il me semble que je suis un raté!

V

L'industriel

PUISQUE nous en sommes aux confidences et qu'au surplus ce que je vais vous dire ne pourra être utilisé ni par les concurrents, ni par ceux qui m'en veulent de ma réussite, ou de ce qu'on appelle ainsi, je vais vous raconter ma vie telle que je la vois et non telle qu'elle a été décrite à de fréquentes reprises.

Sur les faits mêmes, on n'a rien dit qui ne soit matériellement exact. Mon père était maréchal-ferrant dans une petite ville de province. C'est lui qui m'a donné le goût de travailler le fer. C'est lui aussi qui m'a fait connaître la joie du travail bien fait, la satisfaction de se donner tout entier à la tâche entreprise. C'est lui qui m'a inculqué le désir de faire toujours mieux, mieux que les autres et mieux qu'avant. Chez lui, le désir du gain n'était pas le mobile principal mais il ne se défendait pas de l'orgueil d'être le premier dans sa profession et goûtait sans fausse honte les louanges de ses concitoyens.

Quand, au début de ce siècle, le moteur à explosions a fait son apparition, les gamins, dont j'étais, se passionnaient pour les perspectives qu'il ouvrait et la réalisation d'une voiture sans chevaux, d'une automobile comme on commençait à les appeler, s'offrait alors comme un but digne des plus grands efforts. À vrai dire, les quelques exemplaires qu'on avait déjà vus étaient fort loin de la perfection.

La première voiture, construite de mes mains avec des pièces détachées ramassées à droite et à gauche et qui n'avaient certes jamais été conçues pour le rôle que je leur faisais jouer, m'a donné sans aucun doute la plus grande joie de ma vie. Quand, juché sur un siège bien peu confortable, j'ai parcouru les quelques centaines de mètres qui séparaient l'atelier de mon père de l'hôtel de ville de mon pays natal, rien ne me paraissait plus beau que l'assemblage

hétéroclite, brinquebalant et fumant qui faisait fuir les piétons, aboyer les chiens et cabrer les chevaux.

Je passe sur les années qui ont suivi, sur l'hostilité de ceux qui proclamaient que Dieu avait créé le cheval pour tirer les voitures et qu'il était bien assez impie d'avoir déjà fait des chemins de fer sans venir encore lancer ces nouvelles inventions diaboliques sur les routes et dans les villes. Plus nombreux encore étaient ceux qui ne voyaient aucun avenir dans une mécanique capricieuse, tout juste utilisable par des experts ou des fous inconscients. Les quelques esprits aventureux qui m'ont avancé les premiers dollars dont j'ai pu disposer et permis de monter un petit atelier, d'embaucher un ou deux compagnons, d'acheter un peu d'acier, paraissaient perpétuer la foi irraisonnée des premiers chercheurs d'or qui s'élançaient dans un pays hostile et sans ressources pour courir après une fortune aléatoire et fuyante.

Pour ma part, je ne poursuivais pas la fortune, mais la satisfaction de fabriquer une automobile plus facile à conduire et moins coûteuse que celles qui existaient. Je sentais confusément que ce moyen de transport devait être économique, puisque son moteur n'avait à être nourri que lorsqu'il travaillait. Si son prix d'achat pouvait être suffisamment abaissé il semblait évident que de nombreuses personnes l'acquèreraient, qui hésitaient devant la dépense permanente que représentait un attelage.

Tout le monde se souvient encore de mon premier modèle construit en série. Haut sur pattes pour pouvoir passer dans les chemins de terre, mécanique robuste acceptant d'être menée rudement par le paysan le plus fruste, il était un peu méprisé par ceux qui concevaient encore l'automobile comme un luxe accessible seulement aux plus fortunés. Déjà, pourtant, ce modèle, facile à conduire, presque sans effort, laissait entrevoir le moment où l'automobile pourrait être mise entre les mains les plus inexpérimentées.

Il fallut cependant attendre la première guerre mondiale pour que l'automobile remporte sa première grande victoire sur le cheval. Ambulances, transports de munitions, tout ce qui devait aller vite, ou représentait de gros tonnages, tout cela fut "motorisé". Mon usine connut une activité prodigieuse, les grandes séries commandées par l'armée permirent de perfectionner mon

outillage et de mettre au point des méthodes nouvelles d'usinage et de montage.

La fin de la guerre me trouvait avec un outil bien au point, "tournant rond" comme on dit, mais qui paraissait hors de proportion avec les besoins civils. Mes collaborateurs prirent peur. Ils me pressaient de réduire les cadences de fabrication, de renvoyer une partie du personnel, d'annuler les commandes faites aux fournisseurs et d'attendre quelque temps pour voir à quel niveau s'établirait le flot des commandes. C'était sans doute la sagesse. Mais j'avais une occasion, probablement unique, de produire la voiture la moins chère du monde. Ralentir la production, c'était augmenter le prix de revient. Je décidais donc que le problème consistait à vendre notre production et non à produire ce qu'on voudrait bien nous acheter. En six mois, après une brillante campagne de publicité, la partie était gagnée.

Dès lors, la progression de mon entreprise se fit presque malgré moi. De plus en plus je devais laisser les décisions importantes à mes collaborateurs et me contenter de définir les principes généraux qu'ils devaient suivre. Produire au plus bas prix sans sacrifier la qualité, et sans réduire les salaires ouvriers. Plus précisément, mes ouvriers devaient être les mieux payés du monde. Vendre au plus bas prix pour atteindre toujours de nouvelles couches d'acheteurs. Non seulement la marge de bénéfice devait être réduite au minimum compatible avec l'équilibre de l'entreprise, mais la publicité devait être réglée de manière à amener le volume de ventes désiré, sans grever le prix de revient d'une manière insupportable. Enfin, ne pas hésiter à créer des fabrications de pièces détachées, de demi-produits et même de matières premières, lorsque les fournisseurs normaux cherchaient un profit exagéré.

Comme un être vivant qui se développe, mon entreprise se mit à grandir. Tout ce que j'entreprenais paraissait réussir. C'est ainsi que je suis devenu un personnage presque légendaire, un titan qui a créé un nouveau mode de vie, l'exemple à suivre, et cela à un point tel que mes paroles les plus futiles, mes actes les plus insignifiants sont analysés, décortiqués, reliés à de grands principes et présentés à la foule comme les versets d'un nouvel évangile.

Qu'y a-t-il de réel dans tout ceci? Mon entreprise ne vit que

parce qu'elle grandit. Un arrêt dans sa progression lui serait fatal car les frais généraux, qui suivent avec un certain retard l'augmentation de la production, auraient tôt fait d'absorber une marge bénéficiaire très faible en pourcentage du chiffre d'affaires. Du fait que sa croissance est devenue trop rapide, mon entreprise ressemble maintenant davantage à un ballon de baudruche qui se gonfle qu'à un corps vivant dont le développement harmonieux tend vers un état de maturité stable. Ainsi, certains ateliers n'arrivent à suivre le rythme général qu'en imposant aux ouvriers une cadence de travail qui les ravale à la condition des anciens galériens. Si, par une amélioration de l'outillage, la situation se rétablit en un point, le défaut se retrouve ailleurs. Je me sens désarmé devant cet état de choses parce que l'enrayage de toute la mécanique entraînerait encore plus de misères.

Et qu'ai-je apporté à l'humanité? Les hommes se déplacent plus facilement. Se comprennent-ils mieux les uns les autres? Suivant mon exemple, toutes sortes d'appareils destinés à rendre la vie plus facile ont été produits en grande série, à des conditions qui les mettent à la portée d'un nombre de plus en plus grand d'acheteurs. Dans quelle mesure cela ne se borne-t-il pas à créer de nouveaux besoins qui, pour être satisfaits, augmentent chez l'homme l'âpreté au gain? Mes ouvriers sont bien payés, mais il semble que j'aie seulement réussi à éveiller chez eux le désir de gagner toujours davantage, et surtout plus que ceux des autres usines. Je les sens insatisfaits, malheureux pour tout dire. Contrairement à ce que j'espérais, l'élévation de leur niveau matériel de vie, la sécurité qui leur est assurée, ne les ont pas amenés à développer leur personnalité humaine. En fait, la masse de la souffrance humaine est restée pratiquement la même, formidable et, semble-t-il, incurable, par les moyens que j'ai employés. Il y a quelque chose d'essentiellement faux qui échappe à mon action et même à ma compréhension. J'ai l'impression d'un secret à découvrir; car sans cette découverte tous nos efforts restent vains.

VI

L'athlète

JE suis né dans une famille d'athlètes. Mon père et ma mère se distinguaient brillamment dans toutes sortes de jeux, de sports et d'exercices physiques. Ma mère s'était spécialisée dans la nage, le plongeon, le tir à l'arc, l'escrime et la danse. Elle était bien connue pour son adresse dans ces exercices; elle remporta aussi de nombreux championnats locaux.

Mon père était un type formidable. Tout lui réussissait. Encore étudiant, c'était un joueur renommé au football, basket ball et tennis. Il était déjà le meilleur de notre région à la boxe et dans le cross-country. Puis, plus tard, il entra dans un cirque et se rendit célèbre au trapèze volant et dans ses performances d'écuyer. Mais sa spécialité restait la lutte et le culturisme. Il se fit une grande réputation dans ces domaines.

Naturellement, ces conditions étaient idéales pour naître et pour grandir dans une solide bonne santé. J'héritais sans effort de toutes ces qualités physiques que mes parents avaient acquises à force d'ardeur et d'entraînement dans les divers exercices athlétiques. De plus, mes parents espéraient réaliser leur rêve à travers moi; ils voulaient que je sois un grand athlète plein de succès. C'est ainsi qu'ils m'élevèrent avec soin, me consacrant tout leur savoir et leur expérience pour me donnsaer nté, force, vigueur et vitalité. Ils n'épargnèrent rien pour m'aider à réaliser ce but. Dès ma plus tendre enfance, ils firent tout ce qui est matériellement possible pour réunir les meilleures conditions d'hygiène et de santé. Par la suite, au moyen d'exercices physiques soigneusement combinés, ils développèrent graduellement dans mon corps, symétrie, proportion, grâce, rythme et harmonie. Puis ils entretinrent mon agilité, un esprit audacieux, la vivacité, l'exactitude

et la coordination; finalement, on m'entraîna à acquérir la force et l'endurance.

Je fus mis en pension. Naturellement, c'était le programme d'éducation physique qui m'intéressait le plus. En quelques années, je pris place parmi les bons athlètes de mon école. Puis vint mon premier succès lorsque je gagnais le championnat interscolaire de boxe. Grande fut la joie et la fierté de mes parents lorsqu'ils virent leur rêve en voie de se réaliser! Ce succès m'encouragea fortement et je pris dès lors la ferme résolution de faire les plus durs efforts pour maîtriser la technique de toutes les branches de l'éducation physique et les pratiquer avec talent. J'étais persuadé que par un large entraînement physique il était possible de réussir brillamment et d'acquérir la maîtrise d'un sport, ou même de plusieurs. C'est dans cet esprit que je prenais part à toutes les compétitions sportives qui se présentaient à moi. Années après années, je fus régulièrement le vainqueur de grands championnats de lutte, de boxe, de poids et haltères, culturisme, natation, des épreuves d'athlétisme, de tennis, de gymnastique et bien d'autres sports encore.

J'atteignis alors mes dix-huit ans. Je voulais prendre part au championnat olympique national. Comme partisan du développement physique intégral, je choisis le décathlon au championnat national. C'est la plus dure de toutes les épreuves; elle exige une vitesse, une force, une endurance et une coordination à toute épreuve, et bien d'autres qualités encore. Je me mis à l'entraînement et, après six mois d'un rude travail, j'enlevais facilement le championnat, laissant le second loin derrière moi.

Évidemment, mon succès décida les organisateurs d'éducation physique à m'envoyer aux jeux olympiques mondiaux. On m'offrit de représenter mon pays dans l'épreuve du décathlon, aux Olympiades qui devaient avoir lieu dans les deux ans. Ce n'est pas une plaisanterie de disputer les championnats mondiaux où la crème des meilleurs athlètes s'affronte à travers le monde! Il n'y avait pas de temps à perdre.

Je me mis donc à l'entraînement sous la direction de mon père et le regard vigilant de ma mère. J'ai dû fournir un dur travail. Parfois, le progrès semblait impossible, tout paraissait si difficile. Mais je poursuivais mon effort jour après jour, mois après mois, quand vint finalement la date des jeux olympiques mondiaux.

Je ne voudrais pas me vanter, mais je réussis au delà de toute espérance. Non seulement je remportais le titre de champion du monde dans l'épreuve du décathlon, mais le nombre de points que j'avais marqué n'avait jamais été atteint auparavant et ne devait jamais être répété. Personne ne croyait que c'était possible. Pourtant les choses se sont bien passées comme ça et je réalisais ainsi mes plus hautes ambitions et celles de mes parents.

Mais quelque chose d'étrange m'arriva. Bien qu'au faîte du succès et de la gloire, je remarquais en moi une sorte de tristesse, une sorte de vide qui lentement m'envahissait; comme si quelqu'un répétait en moi: "Il te manque quelque chose. Il y a quelque chose à trouver. Quelque chose doit être réalisé en toi". Cette voix semblait dire: "Ton habileté physique, tes dons, ton énergie, pourraient servir peut-être un plus grand dessein". Mais je n'avais pas la moindre idée de ce que ça pouvait être. Puis cet état d'esprit lentement s'effaça. Par la suite, je participais à de nombreuses et importantes compétitions et m'en tirais toujours très bien. Cependant, je remarquais que cet étrange sentiment de vide revenait me posséder après chaque succès.

Du fait de ma réputation, une petite troupe de jeunes se rassembla autour de moi. Ils demandaient une aide, que je leur donnais bien volontiers, dans les diverses activités relatives à l'entraînement physique. Alors je découvris une grande joie à aider les autres dans mon occupation favorite. Voyant mon succès comme professeur d'éducation physique, et parce que j'aimais tant les jeux et les sports que je ne voulais pas en perdre le contact, je pensais à me lancer dans le métier de professeur et à en faire ma vie. Afin de me préparer sur le plan théorique, je me fis admettre dans un célèbre collège d'éducation physique et, en quatre ans, je décrochais mon diplôme.

Maintenant que j'étais passé maître dans la théorie comme dans la pratique, je me mis au travail. Tant que j'avais été un athlète, mon seul but était d'obtenir la santé, la force, l'adresse, la beauté physique et de porter mon propre corps à un haut degré de perfection. Maintenant, je commençais à aider les autres pour qu'ils arrivent à la même perfection. À travers tout mon pays, j'organisais des centres d'entraînement pour professeurs et préparais d'excellents instructeurs et moniteurs. Avec leur aide, j'inaugurais d'innombrables centres d'éducation physique. Le

but de ces centres, c'était de rendre populaire la pratique de la santé, de répandre de façon scientifique parmi les grandes masses de chez nous les jeux sportifs et l'éducation physique. Mes moniteurs firent un excellent travail et la santé générale de mon pays s'en trouva considérablement améliorée en l'espace de quelques années. Mon pays se fit bientôt une très grande réputation dans le monde sportif. Je dois dire que je fus aidé et soutenu par le gouvernement qui me donna un portefeuille spécial comme Ministre de l'Éducation Physique. C'est ainsi que j'ai pu réaliser un si vaste travail.

Mon nom se répandit bientôt dans tous les coins du monde comme celui d'un grand éducateur et organisateur sportif. Je fus invité par les autorités de nombreux pays à faire des conférences et à introduire chez eux mon système d'éducation. De tous les coins du monde, je recevais un flot de lettres me demandant renseignements et conseils sur certains problèmes particuliers du domaine de l'éducation physique.

Mais, au milieu même de mes jours surchargés, j'avais souvent le sentiment que toute mon énergie et mon habileté, que toute mon organisation nationale et la force qui en découlait, que toute cette puissante influence dont je jouissais dans les sphères internationales, pourraient servir, peut-être, quelque fin plus noble et plus élevée et qu'alors seulement tout ce que je faisais trouverait son véritable sens. Mais, jusqu'à maintenant, je n'ai encore aucune idée de ce que cette fin pourrait être.

Parfois même on m'a appelé "surhomme"; mais je ne suis pas un surhomme, je suis encore l'esclave de la nature, un homme avec toutes ses ignorances, ses limitations, ses incapacités, à la merci d'un accident, d'une maladie, d'une passion humaine qui le vide de ses énergies. Je sens que, malgré tout, je ne suis pas au-dessus de tout cela et qu'il y a quelque chose d'autre à apprendre et à réaliser.

Maintenant que je me trouve face à face avec la mort, je n'ai pas la moindre peur de mourir. L'idée d'une extrême souffrance, de la faim et de la soif ne me trouble pas. Mais je reste navré de n'avoir pu, durant cette vie, résoudre mes problèmes. Ma vie a été un grand succès; j'ai eu gloire, honneurs, richesses et tout ce qu'un homme peut rêver. Mais je reste insatisfait, parce que je n'ai pas trouvé de réponse à mes questions: Dans quel but

puis-je utiliser au mieux mon organisation nationale, mon influence internationale? Quel peut être le plus noble usage de ma perfection physique et de mes dons? Qu'est-ce qui me manque donc si douloureusement au milieu même du succès?

VII

Alors, la voix de l'inconnu s'élève, calme, douce et claire, pleine d'une sereine autorité.

L'inconnu

CE que vous voulez savoir, je puis vous le dire.

Pour vous tous, l'expérience a été similaire, quoique vos activités soient si différentes dans leur nature et leur champ. Vous êtes tous les six arrivés à une conclusion analogue, en dépit du succès qui a couronné vos efforts, parce que vous avez vécu dans une conscience de surface, voyant l'apparence des choses et ignorant la vraie Réalité de l'univers.

Vous représentez l'élite de l'humanité, vous avez, chacun dans sa sphère, accompli le maximum de ce que l'homme peut accomplir; vous êtes donc au sommet du genre humain, mais du haut de ce sommet vous êtes en présence d'un abîme et vous ne pouvez aller plus loin... Aucun d'entre vous n'est satisfait, mais, en même temps, aucun ne sait que faire: il ignore la solution du double problème que sa bonne volonté et la vie lui posent. Je dis double problème, parce qu'en effet il a deux aspects, l'un individuel, l'autre collectif: comment réaliser pleinement son bien propre et le bien de tous les autres? Nul d'entre vous n'a trouvé la solution parce que cette énigme de la vie ne peut pas être résolue par l'homme mental, quelque supérieur qu'il puisse être. Il faut, pour cela, naître à une conscience nouvelle et plus haute, à une Conscience de Vérité. Car derrière ces apparences fugitives, il y a une Réalité éternelle, derrière cette multitude inconsciente en conflit, il y a une Conscience unique et sereine, derrière ces mensonges constants et innombrables, il y a une Vérité pure et étincelante, derrière cette ignorance obscure et obstinée, il y a une Connaissance souveraine.

Et cette Réalité est là, toute proche, au centre de votre être,

comme au centre de l'univers. Vous n'avez qu'à la découvrir et à la vivre, et vous serez capables de résoudre tous vos problèmes, de surmonter toutes vos difficultés.

Peut-être me direz-vous que c'est cela que les religions prêchent; que la plupart d'entre elles ont parlé de cette Réalité en l'appelant Dieu; mais qu'elles n'ont pas apporté de solution satisfaisante à votre problème, ni de réponse convaincante à vos questions, et qu'elles ont totalement échoué dans leur tentative de fournir un remède aux maux de l'humanité douloureuse.

Quelques-unes de ces religions étaient basées sur la révélation prophétique, d'autres sur un idéal philosophique et spirituel, mais bien vite la révélation s'est changée en rites cultuels et l'idéal philosophique en dogmes, et ainsi la vérité qu'elles contenaient s'est enfuie. De plus, et surtout, toutes les religions, pour ainsi dire sans exception, offrent aux hommes une solution extra-terrestre, presque similaire, basée sur la mort et non sur la vie. Cette solution consiste à peu près en ceci: supportez toutes vos misères sans vous plaindre car ce monde est irrémédiablement mauvais, et vous serez récompensés de votre soumission, après votre mort; ou bien: renoncez à tout attachement pour la vie et vous échapperez définitivement à la cruelle nécessité de vivre. Ceci ne peut certes pas apporter de remède aux souffrances de l'humanité sur terre et à la condition du monde en général. Tout au contraire, si nous voulons trouver une solution véritable à la confusion, au chaos et à la misère du monde, c'est dans le monde lui-même que cette solution doit être trouvée. Et c'est là, en effet, qu'elle peut être trouvée. Elle existe potentiellement, nous n'avons qu'à la découvrir: elle n'est ni mystique, ni imaginative; elle est tout à fait concrète, et nous est fournie par la Nature elle-même si nous savons l'observer. Car le mouvement de la Nature est ascendant; d'une forme, d'une espèce, elle en fait surgir une nouvelle, capable de manifester quelque chose de plus de la Conscience universelle; tout tend à prouver que l'homme n'est pas le dernier échelon de l'évolution terrestre. À l'espèce humaine succèdera nécessairement une espèce nouvelle qui sera à l'homme ce que l'homme est à l'animal; la conscience humaine actuelle sera remplacée par une conscience nouvelle, non plus mentale mais supramentale, et cette conscience donnera naissance à une race supérieure, surhumaine et divine.

L'heure est venue où cette possibilité, prévue et promise depuis si longtemps, doit devenir une réalité vécue sur la terre, et c'est pourquoi, tous, vous n'êtes point satisfaits et vous avez l'impression que vous n'avez pu obtenir de la vie ce que vous voulez d'elle. Rien qu'un changement radical de conscience peut sortir le monde de l'obscurité où il se trouve. En fait, cette transformation de la conscience, cette apparition d'une conscience plus haute et plus vraie, n'est pas seulement possible, elle est certaine, le but même de notre existence, la raison d'être de la vie sur terre. Il faut d'abord transformer la conscience, puis la vie, puis les formes; c'est dans cet ordre que la création nouvelle se produira. En effet, toute l'action de la Nature est un retour progressif vers la Suprême Réalité qui est à la fois l'origine et le but de l'univers dans son ensemble et dans le moindre de ses éléments. Il nous faut devenir concrètement ce que nous sommes essentiellement; il nous faut vivre intégralement la vérité, la beauté, la puissance et la perfection qui sont cachées dans les profondeurs de notre être; et alors toute la vie deviendra l'expression de la joie divine, sublime et éternelle.

Un silence pendant lequel les six personnages se consultent du regard, en donnant des signes d'approbation.

Puis:

L'écrivain:

Vos paroles ont une force convaincante, un pouvoir contagieux. Oui, nous sentons qu'une porte nouvelle s'est ouverte devant nous, qu'un nouvel espoir est né dans notre cœur. Mais pour réaliser cela il faut du temps, beaucoup de temps peut-être; et maintenant la mort nous guette, la fin est proche. Hélas! il est trop tard.

L'inconnu:

Non, il n'est pas trop tard, il n'est jamais trop tard.

Unissons nos volontés dans une grande aspiration, implorons une intervention de la Grâce. Un miracle peut toujours s'accomplir; la foi a une puissance souveraine. Et si, en vérité, nous

devons participer à la grande oeuvre qui va s'accomplir, alors une intervention se produira et prolongera notre vie. Prions avec l'humilité du sage, avec la foi candide de l'enfant, invoquons avec sincérité cette Conscience nouvelle, cette Force, cette Vérité, cette Beauté nouvelles qui doivent se manifester pour que la terre soit transformée et que la vie supramentale soit réalisée dans le monde matériel.

Tous se concentrent silencieusement et l'inconnu reprend:

"Ô, Suprême Réalité, permets que nous puissions vivre intégralement le secret merveilleux qui vient de nous être révélé."

Tous répètent à mi-voix la prière, puis restent concentrés.
Tout d'un coup, la voix de l'artiste s'élève:
"Regardez! regardez!"

Un bateau apparaît comme un point à l'horizon et avance lentement. Diverses exclamations, et l'inconnu dit:
"Notre prière a été entendue."

Dès que le bateau est clairement perceptible, l'athlète saute sur le rebord de la barque, agitant un mouchoir blanc qu'il a tiré de sa poche. Le bateau approche toujours; le savant s'écrie:
"On nous a vus, on vient vers nous."

Et l'inconnu dit lentement:
"Voici le salut, voici la vie nouvelle!"

Le rideau se ferme.

The Great Secret

SIX MONOLOGUES AND A CONCLUSION

by THE MOTHER

in collaboration with:

NOLINI	(*the Writer*)
PAVITRA	(*the Scientist*)
ANDRÉ	(*the Industrialist*)
PRANAB	(*the Athlete*)

THE GREAT SECRET

SIX MONOLOGUES AND A CONCLUSION

Six world-famous men have been thrown together, by one of those chances that are not really so, in a life-boat where they took refuge when the ship carrying them to a World Conference on Human Progress sank in the middle of the ocean.

There is also a seventh man in the boat. He is young, rather ageless. He is dressed in a style belonging to no period or country. He is seated near the helm, immobile and silent, listening attentively however to what the others are saying. They consider him as a negligible quantity, not worth noticing.

The men are:
(1) *The Statesman*
(2) *The Writer*
(3) *The Scientist*
(4) *The Artist*
(5) *The Industrialist*
(6) *The Athlete*
(7) *The Unknown Man*

Water is almost exhausted. Provisions are coming to an end. Physical suffering is becoming intolerable. No hope on the horizon. Death is approaching. To forget their present misery, each one narrates the story of his life.

Curtain rises

I

The Statesman

SINCE you wish it, I shall be the first to tell you what has been my life.

Son of a politician, I became, since my childhood, familiar with questions of government and problems of politics. All that was freely discussed at dinners given by my parents to their friends and I used to be present there since I was twelve. The opinions of different political parties had no secret for me any more, and in my small enthusiastic head I found an easy solution to every difficulty.

My studies ran naturally in the same direction and I became a brilliant scholar in Political Science.

Subsequently when the time came to pass from theory to practice, I had to face the first serious difficulties and I began to understand how almost impossible it was to put one's ideas into practice. I had to take to compromises and little by little my great ideal withered away.

I discovered also that success is not the measure of personal worth, but the capacity to adapt oneself to circumstances and to please others. For that, one must flatter the weaknesses of people, rather than try to correct their imperfections.

All of you surely know what my brilliant career was like. I need not dwell upon it. But I would like to tell you that as soon as I became the Prime Minister and my position gave me some real power, I remembered the humanitarian ambitions of my youth and endeavoured to be guided by them. I tried not to be a party man. I sought to find a solution of the great conflict among political and social tendencies that was tearing the world, each having its own advantages and disadvantages. None is perfectly good, none perfectly bad: one has to find the way to choose what

is good in each and make a practicable harmonious whole. But I was unable to discover the synthetic formula that would reconcile the contraries and still more unable to translate it into actions.

I wished for peace, concord, entente between nations, collaboration for the good of all, and I was compelled by a force greater than mine to wage war and triumph through unscrupulous means and uncharitable decisions.

And yet I am looked upon as a great statesman. I am overwhelmed with honours and eulogies: I am called the friend of humanity.

But I feel my weakness. I know I have missed a true knowledge and a true power which would have crowned with success the hopes of my childhood.

And now the end is nearing. I feel that I have done very little and done it even very badly. I shall step through the door of death sad and disillusioned.

II

The Writer

WITH winged words I sought to capture the beauty and the truth that throb in our mortality. This panorama of creation that lies extended before our eyes—men and creatures, beings and things, scenes and happenings, and the other one equally extended in our feelings and perceptions, in our consciousness, they make a mysterious web, a Daedalus' complex. It cast its spell upon me and I heard its voice calling me to know, understand and seize, its voice sweeter and more compelling than any Aeaean siren could command. The ring of that voice I sought to give to my words.

I aimed at uttering the mystery of things, I aimed at making the Sphinx speak out. What lies hidden, what lies sealed, what moves from its secrecy suns and stars and hearts, that I endeavoured to unveil and present in the broad light of day. The labour of things, mundane or supra-mundane, is a dumb and even confused pantomime; I offered speech and consciousness to them. Words appeared to me a most marvellous instrument, the instrument par excellence. It has just the consistency to embody and to express, neither too fluid to be vague, nor too concrete to be opaque. The word pertains to two worlds at once. It is of the material world and therefore can give a form of matter: and it is sufficiently immaterial to be in contact with subtle things, forces and vibrations, principles and ideas. It can materialise the immaterial, embody the disembodied; and above all, it can give the meaning of things, the precise sense enclosed in a form.

In my lyrics I sought to uncover the yearnings of the heart, in man or in nature, what things cry for, what their tears are for. On a larger canvas, through legends and parables, I portrayed the various facets of life's moods and urges, its rare wisdoms and

common foolishnesses, gave a pulsating accent and a meaningful concreteness to episodes that constitute history, the history of man's and nature's consciousness. The tragedies and comedies of life I cast in the dramatic form too, and it is not for me to say how pleased you were to see the ancient form serving magnificently the needs and demands of the modern temperament. I moulded in unforgettable individualities figures and characters of living forces. A wider and still more explicit instrument is the novel which is perhaps more agreeable to the scientific and enquiring spirit of the age. For it is both illustrative and explanatory. I have given you the life history of individuals and social aggregates and I have attempted to give you too something of the life history of humanity taken as a whole, the massive aggregate in its circling, coiling, mounting movements. But I knew and I felt that it is not mere extension, largeness—the wide commonalty—that is enough for the human spirit. It needs uplift. It needs the grand style. So I gave you my epic. It was indeed a whole life's labour. Well, many of you do not and did not understand, more were overawed, but all felt its magic vibration. Yes, it was my desperate attempt to tear open the veil.

I have varied the theme and I have varied the manner. Like a consummate scientist I juggled with my words, I knew to change their constitution and transmute them as it were, make them carry a new sense, a new tone, a new value. I could command something of the Ciceronian swell, something of Miltonic amplitude, something of Racinian suavity; I was not incapable of the simplicity of Wordsworth at his best, nor even the Shakespearean magic was quite unknown to me. The sublimity of Valmiki or the nobility of Vyasa were not peaks too high for me to negotiate.

And yet I have not achieved. I am not satisfied. I am unhappy. For, after all, these are dreams that I have created, "dreams have I sown in the air". I feel I have not touched the true truth of things nor their soul beauty. I have scratched the mere surface, I have caressed the outer robe that Nature puts on herself; but her very body, her own self has escaped me. I have woven a gossamer around creation's limbs, however seemingly true, however apparently delightful. The means, the instrument itself which I once thought in its nature to be faultless and perfect in its capacity to penetrate and reveal and express and embody,

I found in the end failing me. A great silence, a sheer dumbness, I thought at last to be nearer the heart of things.

In this unending flux, in this myriad mutability I stretch my helpless arms and cry out like Faustus, "Where, where shall I capture thee, O infinite Nature?" Another great poet was once likened to "an ineffectual angel beating in vain its golden wings in the void". Our whole tribe is nothing better.

At the end of my life, I ask, in the ignorance of a child, what is all this, to which God shall we bow down and make our offering —what is the vision of the Shekinah like? Wherefore to have lived, wherefore to die? What is the sense of this fleeting appearance upon earth, all this effort and struggle, all this success balanced against so much suffering? The marvellous hopes and the triumphant enthusiasms leading but to abysses of inconscience and ignorance that nothing can fill up? And the inevitable finale of it all: disappearance, dissolution, more mysterious than appearance, that gives the impression of something absurd, a bad joke at once gruesome and useless.

III

The Scientist

UNLIKE some of you, I did not start my life with any intention of improving the conditions of my fellow beings. In my case, knowledge rather than action was the main attraction, knowledge in its modern aspect—Science. I felt that nothing could be more wonderful than to be able to lift a corner of the veil that screens from us the secrets of nature—to be able to understand a little more of her hidden springs. I assumed, perhaps unconsciously, the postulate that increase of knowledge must necessarily result in an increase of power, and that any new mastery over nature must sooner or later bring about an improvement in man's condition, his material as well as his moral well-being. For me, as for all other thinkers who have their roots in the last century, the century of the foundations of science, ignorance was the primary if not the only evil. It was this that held back mankind in its drive to perfection. We admitted, without any discussion, an indefinite perfectibility of the human race. Progress may be rapid or slow, but it is none the less sure. As we have moved so far, we know that we can move further. For us, to know more, was to understand more, to become wiser, more just—in short, to progress.

There is another postulate that we admitted implicitly; that it is possible to know the Universe as it really is, to grasp its laws objectively. This seemed so obvious that we did not even question it. The Universe and I—we both exist; the function of one being to understand the other. Undoubtedly, I am part of the universe, but in the process of knowing it, I stand apart from it and view it objectively. I admit that what I call the laws of nature exist independently of me, of my mind; they exist in themselves and they are the same for all other minds capable of observing them.

I started my work inspired by this ideal of pure knowledge. I chose the science of Physics and more particularly the study of the atom, of radioactivity, in which Becquerel and Curie had mapped out the royal road. It was the period when natural radioactivity was superseded by artificial radioactivity—when the dreams of the alchemists were coming true. I worked with the great physicists who had discovered uranium fission and I attended the birth of the atom bomb; years of hard, dogged and one-pointed work. It was at this time that I conceived the idea which led me to my first discovery, that which today enables us to obtain directly electrical energy out of intra-atomic or nuclear energy. As you all know this discovery resulted in a radical change in the economic condition of the whole world, because it brought energy at a low cost within reach of all. If this discovery was so sensational, it was because it freed man from the curse of labour, from the compulsion of earning his bread by the sweat of his brow.

I realised thus, the dream of my youth,—a great discovery—and I saw at the same time, its importance to humanity to which I had brought this great boon without my having particularly looked for it.

I had reason enough to be fully satisfied, but if I were so, it was only for a time. For soon after—I can tell you this because now we are within an inch of death, and my secret will be buried with me—soon after this, I say, I discovered the method of liberating atomic energy not only from uranium, thorium and some other rare metals, but from most of the common metals like copper, aluminium etc. But then I was faced with a stupendous problem, under the stress of which I nearly collapsed. Should I make known my discovery? Until now, no one knows this secret except me.

All of you know the story of the atom bomb. You know that it has been followed by a weapon, infinitely more destructive—the hydrogen bomb. You know also, as well as I, that humanity is staggering under the impact of these discoveries which have placed in its hands a power of destruction never before equalled. But if I now revealed my discovery, if I unveiled my secret, I would place a diabolical power in the hands of—well—anybody. And this would be without control or restriction by the Govern-

ments. Uranium and thorium were easily monopolised by the Governments, firstly on account of their relative rarity, but mostly because of the difficulty of setting them to work in atomic piles. But you can well imagine what would have happened if every criminal or crank or fanatic could in any makeshift laboratory, prepare a weapon capable of blowing up Paris, London or New York! Would that not be the finishing blow to humanity? I also have reeled under the weight of my discovery. I hesitated a long time and have not yet come to any decision which satisfies both my reason and my heart.

Thus the very first postulate with which I, as a young scientist had started on my quest of the secrets of nature, fell to pieces. If all increase in knowledge brings an added power, it does not follow that humanity would be automatically bettered. Scientific progress does not necessarily imply moral progress. To change human nature, scientific and intellectual knowledge is powerless; but yet it has become a pressing need. If human greed and passion remain what they are today, practically what they were in the Stone Age, then humanity is doomed. It has reached a point where unless there is a rapid and radical moral change, it will destroy itself with the power it has in its hands.

Now, what has happened to the second postulate of my youth? Could I at least have the joy of pure knowledge, could I be certain that I have grasped something of the hidden mechanism of nature? Could I hope to enjoy the understanding of the true laws that govern Nature? Alas! I fear that here also my ideal has failed me. ...We men of science have long given up the idea that a theory must be either right or wrong. We now say only that it is convenient—that it corresponds to facts and explains them. But as for knowing whether it is true, that is to say, whether it conforms to reality—that is quite another thing. And perhaps the very question is meaningless. Undoubtedly there exist, rather I should say, there certainly are other theories which explain the same facts quite as well and are therefore quite as valid. After all what are these theories? They are nothing but symbols. They are certainly useful as they enable us to foresee. They show how things happen but do not explain the why and wherefore of their existence. They do not take us to the reality. One has always the impression of going around the truth, the reality, of approach-

ing it from different angles, from different points of view, but never succeeding in discovering it, in grasping it fully; neither does it break cover and show itself.

Then again, on the other hand, in all the measurements that we take and which we think would reveal to us something of the external universe, our personal intervention is necessary. And by the very fact of taking measurements we displace, however little, the outer phenomena and thus alter the aspect of the world. Thus the knowledge that these measurements give us is not at all sure. All that we can deduce from them is a probable state of the world and not a certainty. For the phenomena on the scale in which we live, the uncertainty is negligible, but this is not the case with the infinitely small—the world of the atom. Here there is an essential incapacity, an obstacle that we can never hope to surmount. It is due to the very nature of things and not the imperfection of our methods of investigation. So much so, that we will never succeed in casting away the coloured glasses through which we study the universe. All my measurements, all my theories contain me, myself, the human mind, quite as much as they contain the universe. They are as much subjective as objective and exist perhaps only in my mind.

On the shores of the Infinite, I discovered a footprint and I sought to reconstruct the being which had left its mark on the sands. I succeeded at last and found that it has turned out to be myself. So here I am now—here are we all—and I see no way out.

....

But after all perhaps the fact that I do not have any certitudes about the world but only probabilities leaves a ray of hope—that the fate of humanity is not sealed for ever.

IV

The Artist

I WAS born in a bourgeois family, quite respectable, where art was considered rather as a pastime than a career and the artists as not very serious people, inclined to debauchery and contemptuous of money, a rather dangerous thing. I felt, perhaps out of a spirit of contradiction, a compelling need to become a painter. My entire consciousness was centred in my eyes and I could express myself more easily through a sketch than through words. I learnt much better by looking at pictures than by reading books; what I saw once—landscapes, human faces or drawings—I never forgot.

At the age of thirteen, I had almost mastered, through much effort, the technique of drawing, water colour, pastel and oil painting. I had occasion then to do some paid work for friends and acquaintances of my parents. And as I began to earn money, my family too began looking upon my vocation seriously. I took the opportunity to make a thorough study of the subject. When I attained the required age, I joined the School of Fine Arts and almost immediately stood for the Prix de Rome Competition and came out first. I was one of the youngest of the laureates. That gave me the opportunity to acquaint myself thoroughly with Italian art. Later on, a travelling scholarship allowed me to visit Spain, Belgium, Holland, England and other countries. I did not wish to be a man of one epoch or one school. I studied the art of all countries, in all forms, oriental as well as occidental.

At the same time I went on with my own productions. I attempted to find a new formula. Then there was the great success, fame. First prizes in Exhibitions, membership of juries, paintings bought by the most important museums of the world, craze among dealers in painting! It was fortune, titles, honours. Even the

word "genius" was uttered. But I am not satisfied. My conception of genius is quite different. One must create new forms, with new means and processes to express a higher and purer, truer and nobler beauty of a new type. So long as I feel myself tied to humanity I cannot be freed completely from the forms of material Nature. The aspiration was there, but the knowledge, the vision is lacking.

And now that we are about to die, I feel I have produced nothing such as I wanted to, I have created nothing of what I wanted to create. And in spite of all the fame heaped upon me, it seems to me I am a failure.

V

The Industrialist

SINCE we are all opening our hearts and above all, since what I am going to say cannot be used by competitors or by those who resent my success—my so-called success—I shall tell you the story of my life as I see it and not as it has been so often related.

The facts themselves have been correctly reported. My father was a blacksmith in a small country town. From him did I inherit my taste for metal work and he taught me how to enjoy a work well done, how to devote oneself entirely to what one has undertaken. I learnt from him also the wish to always do better, better than the others, better than before. With him profit was not the main aim, but he was not without the pride of being at the top of his profession and he openly enjoyed being praised.

At the beginning of the century, when the internal combustion engine made its first appearance we small boys went mad over the possibilities it opened out, and the building up of a horseless carriage, or motor car as it came to be known, called for our unlimited efforts. As a matter of fact the few samples already out were far from being perfect.

The first car, built with my own hands from parts collected here and there and which had never been meant for the use to which I put them, gave me undoubtedly the greatest pleasure in my whole life. Perched precariously on a very uncomfortable seat I drove the few hundred yards from my father's workshop to the Town Hall and nothing seemed to me more beautiful than this odd contraption which was wobbling and puffing, scaring the pedestrians and making dogs bark and horses rear.

I will not dwell on the years that followed—on the enmity of those who proclaimed that the horse has been created by God

for drawing a carriage and that it was already impious enough to have made railways without crowding roads and cities with these new diabolical inventions. Many more were those who could see no future in a temperamental machine manageable only by experts or single-minded cranks. A few adventurous souls indeed lent me some dollars with which I could set up a small workshop, hire a couple of hands and buy a little steel; but they seemed to possess as blind a faith as had the gold diggers of old who pursued a nebulous and fleeting fortune in a hostile and resourceless country.

As for me, I did not run after fortune, but sought only the satisfaction of making a motor car easier to handle and cheaper than the existing ones. I felt somehow that this means of transport should be economical because, after all, its driving power would only have to be fed while it worked. If its selling price could be brought low enough, many people would buy it, who were hesitating at the expense of maintaining a team of horses.

The first model I had mass-produced is still remembered. It was high on its wheels so that it could run on country roads; it was robustly built to stand the rough handling of the crudest farm-hand, but somewhat despised by those people who still considered the motor car a luxury of the wealthy. But yet, this model, so easy to drive, requiring almost no effort, gave promise that soon any good car could be handled by the most inexperienced.

Still it was not before the first World War that the motor car could win its first great victory over the horse. Ambulances, transport of ammunition, all that had to move fast or was very heavy was mechanised. My factory reached a tremendous pitch of activity. The huge quantities ordered by the Army gave me the opportunity of improving my equipment and perfecting new machining and assembling methods.

At the end of the War, I had a smooth running organisation which, however, seemed out of proportion to civilian needs. My assistants got scared. They pressed me to reduce the rate of manufacture, to dismiss part of the personnel, to cancel orders placed on suppliers and wait some time to see at what level the flow of orders would settle. This was wise, no doubt; but here was an opportunity likely not to occur again, of making the cheapest car in the world. Slowing down production meant an increase

in the cost. Therefore did I decide that the problem lay in selling what we were producing rather than in producing what we would sell. Within six months, after a brilliant publicity drive, I proved my point.

From then onwards my company moved forward almost by itself. I had more and more to leave important decisions to my assistants and to confine myself to laying down the guiding principles. These were, to produce at the lowest cost without impairing quality and without reducing salaries—actually my workers should be the highest paid in the world,—to sell at the lowest price in order to reach always new strata of buyers; not only should the margin of profit be brought to the minimum without disturbing the balance of the business, but the publicity should be so arranged as to obtain the proposed turnover without taxing unduly the cost of manufacture—finally in case normal suppliers sought too much profit, to have no hesitation in undertaking the manufacture of spare parts, semi-finished products and even raw materials.

My business started to increase as if it were a growing living thing. Whatever I touched became successful. This is how I happened to become almost a legend—a demi-god who had created a new way of living—an example to follow—so much so that any trifling word of mine, any act however insignificant was analysed, turned inside out, made up into a great principle and presented to the people as a new gospel.

What then is the truth behind all this? It is only because it grows that my business is living. Any halt in its forward movement would be fatal to it. For in a growing business the increase of overheads always stays a little behind the increase of production and, if allowed to catch up with it, would soon swallow up the margin of profit which has to be kept small. My business grew so rapidly that it now looks more like an inflated balloon than like a living body moving harmoniously towards maturity. For instance, some of the departments have to drive their labour like galley slaves to keep pace with the rest and as soon as this is corrected at one point by improving the equipment, it appears at another. I feel helpless because any disruption in the whole movement would only result in more misery to the work-people.

And what have I brought to humanity? Men travel more

easily. Do they understand each other any better? Following my example so many of the things supposed to make life easier have been mass produced and offered to an increasing number of buyers. Has not this only resulted in creating new needs and a corresponding greed for profit? My workers are well paid but it seems I have only succeeded in awakening in them the desire to earn more and more—more than the men of other factories. I feel that they are dissatisfied, to go further, even unhappy. Contrary to my expectations, the raising of their standard of living, the assurance of their welfare has not induced them to develop the human personality. Indeed the mass of human suffering remains practically the same, as formidable as ever, and, it seems, not open to cure by the means I have employed. There is something fundamentally wrong which my actions fail to correct and which I even fail to understand. I feel that there is a secret yet to be discovered; and without this discovery all our efforts are in vain.

VI

The Athlete

I WAS born in a family of athletes. Both my parents were very good performers in all sorts of games, sports and physical exercises. The speciality of my mother lay in swimming, diving, archery, fencing and dancing. She was well known for her skill in these events and she also held several local championships.

My father was a wonderful fellow. Whatever he touched turned out a success. In his student days he was a renowned footballer, basketball and tennis player. In boxing and cross-country running he was already the best in our district. Then, later he entered a circus troupe and became famous in the flying trapeze and in horse-riding displays. But his speciality was in body-building and wrestling. He won a wide reputation for these activities.

Naturally these were ideal conditions to be born in and grow into a healthy, strong and capable state of physical fitness. All the physical qualities that were acquired by my parents by ardent practice of the different athletic exercises were easily passed on to me. Moreover my athlete parents wanted to see their dream fulfilled in me,—they wanted me to be a great and successful athlete. So they brought me up carefully, devoting on me all their knowledge and experience of attaining health, strength, vigour and vitality; and they would let nothing that would help me to achieve this end escape. From my very birth, they fulfilled all the best conditions of health and hygiene, as regards food, clothing, sleep, cleanliness, good habits and so on, that were materially possible. Afterwards, through well-planned physical exercises, they brought out gradually in my body, symmetry, proportion, grace, rhythm and harmony. Then they cultivated in me agility, a daring spirit, alertness, accuracy and co-ordination,

and finally I was trained to acquire strength and endurance.

I was sent to a boarding school. Naturally the programme of physical education appealed to me the most. I started taking keen interest in it and in a few years I gradually took my place among the good players and athletes of my school. Then my first success came when I won the inter-school boxing championship. How happy and proud my parents were when they saw their dream on the way to fulfilment! I was very much encouraged by my success, and henceforth put all my determination with earnestness, care and hard effort into mastering the technique and acquiring the skill of all the branches of physical education. I was taught to develop all the different capacities of the body by participating in all the sporting activities. I believed that by an all-round physical training one could be highly successful and be master of more than one or even a few activities. That is why I participated in all the sporting items that opportunity offered me. Year after year, in open championship I regularly won the wrestling, boxing, weight-lifting, body-building, swimming, track and field events, tennis, gymnastics and many other activities also.

Now I was eighteen years old. I wanted to compete in the national olympic championship. As a believer in all-round development I selected the Decathlon event as my item in the national championship. It is the toughest of all events,—it demands a supreme test of speed, strength, endurance, co-ordination and many other qualities. I got down to training and after six months of hard work I took the championship easily, keeping my second man far behind.

Naturally my success made the national organisers of physical education think of sending me to compete in the world Olympics. I got an offer to represent my country in the world Olympiad which was going to be held within the next two years, in the Decathlon event. It is no joke to compete in the world championship, where the cream of the world's best athletes come together. There was not much time to waste.

So I got down to training under my father's coaching and mother's care. I had to do a lot of hard work. Sometimes the progress seemed impossible and everything seemed so difficult. But I pushed on in my work day after day, month after month and

then finally came the date of the world olympic sports.

I should not boast, but I did much better than even I had expected. Not only did I become the world champion in the Decathlon event, but I scored so high as had never been done before nor again repeated. Nobody thought it was possible. But so it happened, and the highest ambition both of myself and my parents was fulfilled.

But something strange happened in me. Though I was on the pinnacle of success and glory, I noticed a kind of sadness, a kind of emptiness was slowly approaching me;—as if somebody was saying within me that something was missing, something had to be found out, something had to be established in me. It seemed to be saying: perhaps there is something more for which my physical skill, capacity and energy may be better utilised. But I had not the slightest idea what it could be. Then slowly this condition passed away. Afterwards I joined many important competitions and did very well in all of them. But I noticed this feeling used to possess me after each success.

My reputation caused a batch of young people to gather round me. They asked me to help them in different actitvities of physical training, which I gladly did. Then I found that there was a great joy in helping others in my favourite occupation, that is, games, sports and physical exercises. I was also doing well as a coach. Many of my students were showing wonderful results in different events of games, sports and physical acitivities. Seeing my success as a teacher of physical education and because I liked games and sports so much that I did not want to lose touch with them, I thought of taking up this teaching as my life's work. In order to prepare myself in the theoretical side of it, I took my admission to a famous college of physical education and in four years I got my degree in physical education.

Being a master of practice and theory in the subject of physical education I got down to work. So long as I was an athlete, my sole purpose had been to gain health, strength, skill, physical beauty and to reach a high perfection in my own body. Now I started helping others in order to make them do the same. I organised teachers' training centres all over my country and trained very good instructors and directors of physical education. With the help of them I opened innumerable centres of physical educa-

tion in every corner of my country. The object of these centres was to spread the popularity and practice of health, physical education and recreation in a scientific way among the general masses of our country. They did their work very well and after several years the general health of my country was very much improved. They were showing good results at home and abroad in the performance of games and sports. Soon my country got a very high international reputation in the sporting world. I must admit that I was helped and backed by the government of my country and a special portfolio was given to me as a Minister of Physical Education. That is why I could do so much.

Soon my name spread to every part of the world as a great physical educator and organiser, and I was considered an authority of physical education in the international sphere. I was invited to many countries by the authorities to speak on and introduce my system of physical education to their land. Letters were pouring in from every corner of the earth asking me about my method and my advice on their special problems in the field of Physical Education.

But in the midst of my busy hours often I was feeling that all my energy and skill, all my country-wide organisation and the power that was growing from that, all my strong influence that I had in the international sphere, could be used perhaps for some higher, some nobler and loftier purpose and then only all that I did could have some true meaning. But up to now I could not know what it might be.

Even sometimes I have been called "superman"; but I am not a superman. I am still the slave of nature, a man, with all his ignorance, his limitations and incapacities, at the mercy of an accident or illness or one of these human passions that empty you of all your energy. I feel that after all I am not above all these things and that there is something else to learn and to realise.

Now, when I am standing face to face with death, I am not afraid in the least to die. The thought of extreme suffering, hunger and thirst does not disturb me. But I am sorry that I could not solve my problems in my lifetime. I achieved a great success in life, got fame, honour, wealth and everything that a man could dream of. But I am not satisfied because I could not know:—

"What it is that I miss so badly in the midst of all? What could be the highest use of my physical perfection and ability? For what purpose the power of my country-wide organisation and my international influence could be best utilised?"

VII

Then the voice of the unknown person rises calm, gentle, clear, full of a serene power.

The Unknown

WHAT you want to know, I can tell you.

All of you had a similar experience, although your activities were so different in their nature and their field. All six of you have come to a parallel conclusion in spite of the success that crowned your effort. For you all lived in the surface consciousness, looking at the appearance of things, not knowing the true reality of the universe.

You represent the elite of humanity, each one of you has achieved the utmost of which man is capable, you are at the summit of the human species. But on the top of this summit you stand facing an abyss and you cannot go further. None are satisfied and yet none know what to do. No one finds the solution of the dual problem which one's good will and one's life present. I say dual problem, for the problem has in fact two aspects, one individual and the other collective: how to achieve to the full one's own good and the good of others. No one among you has the solution for this riddle of life; for it cannot be solved by mental man, however superior he may be. For that one must be born in a new and higher consciousness, the Truth-Consciousness. Behind the passing appearances there is an eternal reality, behind this unconscious multitude in conflict there is one single serene consciousness, behind these innumerable constant falsehoods there is a pure radiant Truth, behind this obscure and obdurate ignorance there is a sovereign knowledge.

And this Reality is there, very near, at the centre of your being and at the centre of the universe as well. You have only to

find it and live it; and you will be able to solve all your problems, surmount all your difficulties.

You will say perhaps that that is exactly what religions preach: most of them have talked of this Reality calling it God. Yes, but they have brought no satisfactory solution to your problem, no convincing answer to your question; they have, on the contrary, totally failed in their attempt to provide a remedy for the ills of suffering humanity.

Some of these religions were based on prophetic revelation, others on a philosophical and spiritual ideal, but soon the revelation changed into rituals and the philosophical ideal into dogmas: thus the truth they contained vanished. Moreover, and particularly, all religions, without exception so to say, offer to man a uniform other-worldly solution, based on death, not on life. The solution amounts to this: in an irremediably evil world bear all your misery without complaining and you shall be rewarded for your resignation after your death; or, renounce all attachment to life and you shall escape for good the cruel necessity of living. This certainly cannot bring any remedy to the sufferings of humanity upon earth nor to the condition of the world in general. On the contrary, if we want to find a true solution of the confusion, the chaos and the misery of the world, we have to find it in the world itself. In fact, it is to be found only there: it exists latent, one has to bring it out. It is neither mystical nor imaginary, but altogether concrete, furnished by Nature herself, if we know how to observe her. For Nature's is an ascending movement; out of one form, one species, she brings forth a new one capable of manifesting something more of the universal consciousness. All go to prove that man is not the last step in terrestrial evolution. The human species will necessarily be succeeded by a new one which will be to man what man is to the animal: the present human consciousness will be replaced by a new consciousness, no more mental, but supramental. And this consciousness will give birth to a higher, a suprahuman or divine race.

The time is come when this possibility, foreseen and promised long long ago, must become a reality lived upon earth. And that is why you are all so unsatisfied and have the feeling that you have not been able to get out of life what you wanted. Nothing

but a radical change in consciousness can deliver the world out of the obscurity in which it is. Indeed, this transformation of the consciousness, this manifestation of a higher and truer consciousness is not only possible, it is certain; it is even the goal of our existence, the very reason of life upon earth. First, the consciousness must be transformed, then life, then the forms. It is in this order that the new creation will happen. All Nature's activity is, in fact, a progressive return towards the Supreme Reality which is at once the origin and the goal of the universe, in its totality as well as in its smallest element; we have to become concretely what we are essentially. We must live integrally the truth, the beauty, the power and the perfection hidden in the depth of our being. It is then that all life will become the expression of the sublime, eternal, divine Joy.

A silence during which the six persons look at each other showing signs of approval.

Thereupon:

The Writer

Your words have a compelling force, a contagious power. Yes, we feel a new door has opened before us, a new hope is born in our heart. But time will be needed to realise it, a long time perhaps. Now death awaits, the end is near. Alas, it is too late.

The Unknown Man

No, it is not too late, it is never too late.

Together let us will in a great aspiration; let us call for an intervention of the Grace. A miracle can always happen. Faith has a sovereign power. And if we are to take part in the great work about to be done, then an intervention will come and prolong our life. Let us pray with the humility of the wise and the simple faith of the child; let us call down with sincerity this new Consciousness, this new Force, this new Truth, this new Beauty which must manifest so that earth may be transformed, the life supramental realised in the material world.

All concentrate in silence. The unknown person begins again:

"O Supreme Reality, grant that we may live integrally the marvellous secret that is now revealed to us".

All repeat the prayer and remain in concentration. Suddenly the voice of the Artist is heard:

Look! Look!

A boat appears as a point on the horizon and slowly approaches. Exclamations. The Unknown man says:

Our prayer is heard.

When the ship is clearly visible, the Athlete jumps to the side of the boat, pulls out his handkerchief and shakes it. The ship comes nearer. The Scientist exclaims:

They have seen us. They are coming!

And the Unknown man says slowly:

Here is salvation, here is New Life.

Curtain

Ils ont vu un bateau

Le bateau approche

Rs. 2/-